

## Les Lumières (XVIII<sup>e</sup> siècle)

### Charles-Louis de Montesquieu (1689-1755)

On retient généralement le nom de Montesquieu, qui a écrit *De l'esprit des lois*, pour la notion de séparation des pouvoirs. Disons simplement qu'il s'agit davantage de l'équilibre des forces sociales que l'équilibre formel, voire factice, entre les institutions.

Au-delà de cette notion (qui a eu un grand succès, notamment dans les pays anglo-saxons ; la France, paradoxalement, a toujours eu du mal à appliquer ce principe), Montesquieu distingue république, monarchie et despotisme. La république repose sur la vertu, la monarchie sur le sentiment de l'honneur et le despotisme sur la peur. L'opposition décisive est celle qui sépare le despotisme, fondé sur la crainte, des régimes de liberté où règne la sûreté.

nature du gouvernement	république		monarchie	despotisme
	démocratie	aristocratie		
nombre de dirigeants	peuple	certaines	un seul	un seul
principe	volonté		loi fixée	volonté
sentiment	vertu		honneur	crainte
condition	égalité		inégalité	égalité
dimension adéquate	petite taille		taille moyenne	grande taille
caractère	modéré		modéré	arbitraire



### David Hume (1711-1776)

Philosophe anglais empiriste, dans la tradition de Locke. En matière morale, il fonde nos jugements de valeur sur le sentiment : la *sympathie* (empathie, compassion, pitié) est le sentiment moral par excellence, d'autant plus fort que les personnes nous sont proches : nous préférons notre famille à nos amis, nos amis à notre patrie, et notre patrie au reste du monde.

Hume pousse très loin l'empirisme : il montre que la loi de causalité ne repose sur rien d'autre que sur l'observation d'une succession qui se répète. Il remet en cause l'unité du moi en montrant que nous n'avons pas le sentiment ou l'idée de notre moi<sup>28</sup>.

### Jean-Jacques Rousseau\* (1712-1778)

Pour Rousseau l'homme est fondamentalement bon : ses deux sentiments primitifs sont l'amour de soi (un intérêt à son bien être et à sa conservation) et la pitié<sup>29</sup>. Par sa conception du « bon sauvage », qu'il faudrait nuancer pour ne pas tomber dans le cliché, Rousseau se rattache aux critiques de la culture et de l'ethnocentrisme : en cela on peut le rapprocher de Montaigne, de Freud, ainsi que de Claude Lévi-Strauss, qui prend pour devise d'anthropologue une remarque de Rousseau : « Quand on veut étudier les hommes, il faut regarder près de soi ; mais pour étudier l'homme, il faut apprendre à porter sa vue au loin ; il faut d'abord observer les différences pour découvrir les propriétés. »<sup>30</sup> Du point de vue anthropologique, Rousseau voit dans la *liberté* et la *perfectibilité*, plutôt que dans l'entendement, ce qui distingue proprement l'homme de l'animal<sup>31</sup>.

<sup>28</sup> Cf. cours sur la conscience.

<sup>29</sup> Rousseau, *Discours sur l'inégalité*, Préface.

<sup>30</sup> Rousseau, *Essai sur l'origine des langues*, chap. VIII.

<sup>31</sup> Rousseau, *Discours sur l'origine de l'inégalité*, 1<sup>e</sup> partie.

Rousseau critique sévèrement la civilisation du point de vue moral : le développement des techniques n'a pas amélioré l'homme mais l'a au contraire corrompu. Par exemple la révolution néolithique, en introduisant l'agriculture et la division du travail, est à l'origine de la propriété et de l'inégalité parmi les hommes. De plus le progrès technique affaiblit l'homme sans accroître notre bonheur, car nous nous habituons au confort<sup>32</sup>. Enfin, avec la civilisation l'amour-propre remplace l'amour de soi : dans la société moderne tout devient factice et joué car l'homme vit davantage dans l'opinion des autres qu'en lui-même.

En philosophie politique, Rousseau est le grand théoricien de la démocratie et du contrat social. Rousseau considère d'abord qu'il existe des droits naturels. « L'homme est né libre, et partout il est dans les fers. »<sup>33</sup> Et comme Hobbes, Rousseau montre que le droit d'esclavage est nul, car absurde : nul ne peut se donner gratuitement. Si cela se produit il ne s'agit pas de droit mais de force<sup>34</sup>. Bref, le « droit du plus fort » est une contradiction dans les termes, un véritable cercle carré : la force ne fait pas droit. Elle nous *contraint* mais ne nous *oblige* pas. On n'est obligé d'obéir qu'aux puissances légitimes<sup>35</sup>.

Malgré son éloge relatif du « bon sauvage » et de l'état de nature, Rousseau reconnaît que l'homme est plus libre en société qu'à l'état de nature : car en société il gagne la sécurité, garantie par les lois. Or « l'obéissance à la loi qu'on s'est prescrite est liberté »<sup>36</sup>. Toute la question est de savoir quelle est la meilleure manière d'organiser cette communauté politique.

C'est ici qu'intervient l'idée de *contrat social*, qui se résume à une seule clause : « *l'aliénation totale de chaque associé avec tous ses droits à toute la communauté* ». Ainsi le contrat social est parfaitement égalitaire. Et « chacun se donnant à tous ne se donne à personne, et comme il n'y a pas un associé sur lequel on n'acquière le même droit qu'on lui cède sur soi, on gagne l'équivalent de tout ce qu'on perd, et plus de force pour conserver ce qu'on a »<sup>37</sup>. Ainsi la source de la légitimité est le peuple. La volonté générale lui appartient et elle est inaliénable. Toute la structure juridique des sociétés occidentales contemporaines repose sur cette théorie. Par exemple en France la Constitution ne peut être modifiée que par le peuple (généralement par référendum), et plus généralement le pouvoir législatif appartient nécessairement au parlement, qui est l'expression de la volonté populaire. Rousseau est d'ailleurs encore plus exigeant que cela, car il refuse la démocratie représentative au nom du caractère inaliénable de la volonté générale<sup>38</sup>.

Enfin, Rousseau souligne la nécessité d'une religion civile pour assurer les conditions de moralité nécessaires au bon fonctionnement de la société. N'importe quelle religion peut jouer ce rôle, pourvu qu'elle ait quelques traits fondamentaux. En particulier elle doit avoir pour dogmes l'existence de la divinité puissante, intelligente, bienfaisante, prévoyante et pourvoyante, la vie à venir, le bonheur des justes, le châtement des méchants, la sainteté du Contrat social et des Lois. Le seul dogme exclu est l'intolérance<sup>39</sup>.

NB : le fichier sur Rousseau contient en plus des extraits pour illustrer chaque point.

## **Emmanuel Kant (1724-1804)**

Arrivant à la fin des Lumières, Kant en est le philosophe par excellence. L'essentiel de sa philosophie est une critique de la métaphysique, ces discours fumeux développés par Leibniz, Spinoza, Malebranche, etc. Kant veut tracer les *limites de la connaissance* pour montrer que

---

<sup>32</sup> Rousseau, *Discours sur l'origine de l'inégalité*, 2<sup>e</sup> partie.

<sup>33</sup> Rousseau, *Du contrat social*, I, 1.

<sup>34</sup> *Id.*, I, 4.

<sup>35</sup> *Id.*, I, 3.

<sup>36</sup> *Id.*, I, 8.

<sup>37</sup> *Id.*, I, 6.

<sup>38</sup> *Id.*, III, 15.

<sup>39</sup> *Id.*, IV, 8.

la métaphysique est impossible, et aussi pour faire une place à la croyance religieuse. En ce sens il se rapproche de Montaigne et surtout de Pascal.

L'idée de base est que pour qu'il y ait une connaissance, il faut une expérience, c'est-à-dire une « intuition », une perception d'un objet. Ainsi la physique ne connaît qu'à partir de l'expérience et de la mesure. Mais il y a une difficulté : les mathématiques semblent connaître indépendamment de l'expérience. Face à ce problème, Kant admet qu'il existe une connaissance indépendante de toute expérience : c'est la connaissance mathématique, qui repose sur notre intuition (appréhension naturelle, compréhension intuitive) de l'espace et du temps. Cette intuition est, selon Kant, antérieure à notre expérience, car elle en est la condition : pour percevoir un objet distinct de nous-mêmes il faut d'abord avoir l'idée de l'espace.

L'espace et le temps sont des formes de notre esprit et non des aspects de la réalité objective, et c'est pour cela que nous pouvons les connaître a priori : nous ne pouvons connaître a priori des objets que ce que nous y mettons nous-mêmes. Ainsi, la *chose en soi*, c'est-à-dire la chose telle qu'elle est en soi, indépendamment de la manière dont nous la percevons, n'est ni spatiale ni temporelle ; mais tous les *phénomènes* (apparences) sont dans l'espace et le temps.

Kant n'est donc ni idéaliste ni empiriste : toute connaissance *commence* avec l'expérience, mais toute connaissance ne *dérive* pas dans sa totalité de l'expérience. L'esprit participe activement à la construction de la connaissance en constituant les objets dans ses formes que sont l'espace et le temps. On parle d'*idéalisme transcendantal* pour qualifier cette philosophie qui affirme que notre esprit impose a priori certaines formes aux objets. Idéalisme, car la réalité est en partie constituée d'idées, et transcendantal, parce que ce terme désigne ce qui est antérieur à l'expérience (ne pas confondre avec transcendant, ce qui est au-delà).

En résumé, les deux seules connaissances possibles sont celles des sciences empiriques (physique, chimie, biologie, etc.) qui reposent sur l'observation expérimentale, et celles des sciences mathématiques qui reposent sur l'intuition a priori de l'espace et du temps, c'est-à-dire les formes de notre esprit. Il n'y a pas de troisième voie. La métaphysique, qui prétend parler de Dieu, de l'immortalité de l'âme ou du monde pris comme un tout, elle, est impossible et non scientifique. Notre ignorance en ce domaine étant définitive, cela laisse la place à la religion : nous sommes libres de croire que l'âme est immortelle et que Dieu existe. Mieux, nous *devons* croire cela : car dans l'ignorance nous devons choisir la thèse la meilleure du point de vue moral, et les thèses religieuses sont meilleures que les thèses athées car leurs effets moraux sont préférables<sup>40</sup>.

Kant n'en reste pas là : il développe une analyse de la morale. Qu'est-ce que le devoir ? Qu'est-ce qui est véritablement bon ? Ce qui est véritablement bon ce n'est pas une action qui a des conséquences favorables. La seule chose qui compte, du point de vue moral, c'est l'intention de l'agent. La seule chose véritablement bonne, c'est une bonne volonté. C'est-à-dire une volonté parfaitement désintéressée, une action faite uniquement *par devoir*. On peut certes douter qu'une telle action existe, mais c'est là la définition de la bonté morale.

La bonne action est donc celle qui est inspirée par un pur respect de la loi morale. Mais quelle est la loi morale ? Kant va tenter de la déduire de manière purement logique. Ce que nous savons *a priori* de la loi morale, c'est que c'est une loi qui s'applique à tous et qui doit être respectée. Par conséquent, cette loi doit être universelle, et elle doit être au service d'une certaine valeur, d'une certaine fin. Kant énonce ces deux conditions de la façon suivante :

Agis uniquement d'après la maxime qui fait que tu peux vouloir en même temps qu'elle devienne une loi universelle. [...]

---

<sup>40</sup> Cela rappelle Platon, qui déterminait la vérité en fonction d'exigences morales.

Agis de telle sorte que tu traites l'humanité aussi bien dans ta personne que dans la personne de tout autre toujours en même temps comme une fin, et jamais simplement comme un moyen.

Kant, *Fondements de la métaphysique des mœurs*, 2<sup>e</sup> section

Ainsi, Kant a déduit de manière purement logique des caractéristiques de la loi morale, des conditions de sa possibilité. Cette analyse est brillante ; mais on peut objecter que les principes mis à jour par Kant sont assez creux : difficile de savoir, à partir d'eux, ce qu'il faudra faire dans un cas concret. Kant a les mains propres, mais il n'a pas de mains.

De manière plus générale, on peut objecter que l'altruisme (la bonne volonté, le pur respect de la loi) est un mythe, et aussi que le véritable principe du devoir n'est pas dans la seule *forme* (le désintéret, le respect de la loi) mais aussi et surtout dans les *conséquences* de l'acte. Les actes que nous louons sont ceux qui produisent les meilleures conséquences, à savoir le bonheur. On peut opposer au *déontologisme* de Kant des arguments *conséquentialistes*.

Kant applique le même type d'analyse en esthétique. A quelles conditions l'expérience du beau est-elle possible ? La notion de beauté est paradoxale : elle semble à la fois subjective et universelle (contrairement au joli, qui est particulier à chacun). Cela n'est compréhensible que si le beau est le résultat d'une *satisfaction désintéressée* : car si la satisfaction ne dépend pas des intérêts de chacun, elle sera la même pour tous. Or il est clair que le jugement esthétique est désintéressé : évaluer la beauté d'un objet, c'est s'en tenir à la seule représentation de cet objet, indépendamment de son existence et de ses rapports à nous. C'est toute la différence entre le beau et le bon ou l'agréable. Kant pense ainsi démontrer que le beau est une satisfaction désintéressée, universelle et nécessaire.

Il explique un tel phénomène psychique par le « libre jeu des facultés » : est beau l'objet qui, par son organisation et son harmonie, nous suggère une finalité qui pousse notre esprit à essayer de la comprendre ; mais il ne peut y parvenir, et c'est pourquoi notre entendement « joue librement » : il réfléchit sans trouver. Il y a donc une finalité sans fin, sans concept. L'art abstrait, qui présente des objets harmonieux mais incompréhensibles, nous permet d'expérimenter ce libre jeu. Le génie est d'ailleurs celui qui crée sans comprendre, sans savoir pourquoi. Il ne peut expliquer son œuvre. La nature est belle car elle semble créée par un homme ou par un dieu, et réciproquement l'œuvre d'art semble belle parce qu'elle semble être jaillie tout naturellement.

Le cas du *sublime* est légèrement différent. Kant distingue deux types de sublime : le sublime mathématique et le sublime dynamique. Le sublime mathématique est le sentiment ressenti face à un objet démesuré, par exemple les pyramides d'Égypte. Notre satisfaction vient, selon Kant, de ce qu'un objet si grand nous suggère une grandeur infinie ; mais notre imagination est incapable de nous la représenter ; d'où une insatisfaction de l'imagination, mais une satisfaction de notre raison qui obtient ainsi la preuve qu'elle dépasse absolument le pouvoir de nos sens. Dans le sublime dynamique, c'est l'intensité des forces qui produit la satisfaction, par exemple lors d'une violente tempête. Ici aussi, cette violence nous fait peur, mais elle nous révèle en même temps notre force morale intérieure par laquelle nous dépassons toutes les forces de la nature. Ici encore la satisfaction vient de la prise de conscience de notre nature suprasensible.

Kant développe également une pensée de l'histoire qui annonce Hegel et le XIX<sup>e</sup> siècle. Il remarque que tout se passe « comme si » la nature était orientée vers une fin : chaque être, dans la nature, est organisé en vue d'un certain but. Les oiseaux ont des ailes pour voler, etc. Mais tandis que les animaux atteignent leur développement final au cours de leur vie, pour l'homme, en raison de sa perfectibilité (cf. Rousseau), ce développement s'étale sur les siècles. Mais là aussi tout se passe « comme si » la nature faisait en sorte que les capacités humaines se développent. Elle utilise pour cela l'*insociable sociabilité*, la concurrence et les conflits qui poussent l'homme à mettre en place des institutions (État, société des nations)

afin de mettre fin à ces conflits et de réaliser les idéaux moraux de justice et d'égalité. Kant rejoint ici Héraclite : les conflits font avancer le monde. Hegel développera cette philosophie de l'histoire.